

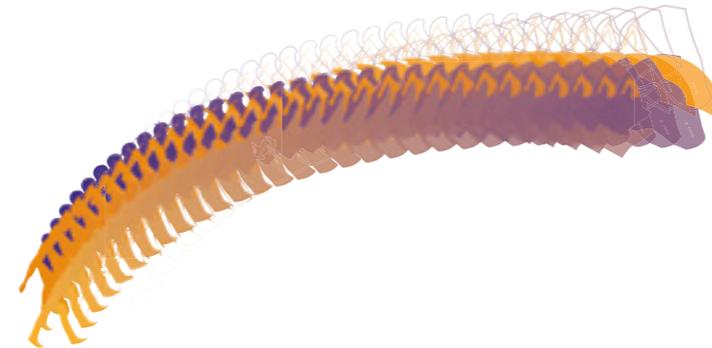
PLAIDOYER POUR LE BEAU GRATUIT ET ÉGALITAIRE

Sakina M'sa

On a trop enfermé l'art et l'artiste dans une prison aux murs rassurants et conventionnels. Un musée, une galerie, un salon réservé à des connaisseurs, des savants, des critiques qui donnent la cote, la force, la puissance d'un artiste. À 16 ans, j'avais une boule puissante qui brûlait dans mes tripes en sortant de la représentation de « Je ne reviendrai jamais » de Tadeusz Kantor au Théâtre des Bernardines à Marseille. Une révélation ! On peut donc tenir ainsi les extrêmes, être à la fois dans la mort et dans la vie, dans l'hyper-angoissant et dans une forme de joie... Si c'est cela l'art, alors vive l'art ! À partir de ce moment là des questions me hantent : qu'est-ce qu'une œuvre d'art ? Qu'est-ce qu'un artiste ? De quel pays, quelle planète vient-il ? Par quel moyen, quelle légitimité, quel décret décide-t-on que nous sommes artistes, accouchant d'une œuvre d'art ? La seule réponse à toutes ces questions a été : Kantor.

Pas de livre à la maison, ni aucune présence de l'art dans le quartier de la rue longue des Capucins où j'ai grandi. Mes parents n'aiment pas les livres. Ça tombe bien, ils sont analphabètes sans complexe et avec une intelligence instinctive. Ils ne sont pas dans le refus de la dimension intellectuelle, comme s'en réclamaient Combas ou Basquiat en militant pour un « analphabétisme » revendiqué, en se positionnant dans une sous-culture populaire-contemporaine.

Et comment apprécie-t-on la valeur d'une œuvre ? À cette époque je suis fascinée par mon maître Geneviève Sevin Doering. Elle ne voit presque plus, et je l'accompagne aux expositions où elle prend plaisir à donner son avis : telle œuvre lui plaît par sa lumière, telle autre est une croûte ! Comment fait-elle pour savoir ? Et d'abord voit-elle vraiment encore ? Malgré mes doutes, je lui donne raison lors d'un différend avec un conservateur et critique d'art qui s'exprime de manière fort savante. Il est impressionnant d'autant plus qu'il est le commissaire de cette exposition que j'apprécie.



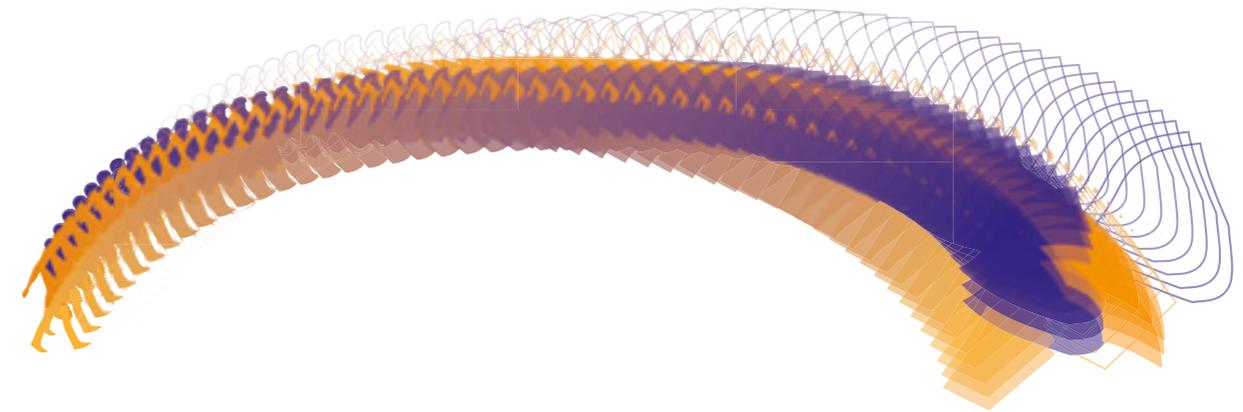
Mais soudain il dérape en annonçant avec un aplomb sans pareil la mort prochaine du graffiti, qu'il classe dans une sous culture réservée aux classes populaires. Pourquoi la peinture serait-elle un art pour les riches et la poésie un art de salon ? Si la vie avait une langue, elle serait celle de l'art avec un accent politique, l'expression d'une émotion, d'une époque, d'une civilisation, de la liberté.

De la Préhistoire au XX^e siècle, l'artiste est figuratif, cherchant à imiter ce qu'il voit d'une manière réaliste ou pas. Les graffeurs se plaisent à dire que les premiers graffs sont nés dans les grottes. Ils deviennent des inscriptions politiques dans la Commune ou dans la guerre d'Algérie. Ces inscriptions sur les murs des cités ou dans le métro annoncent des artistes populaires, clandestins, anonymes, provocateurs, contestataires. Comme pour un théâtre qui a enlevé le quatrième mur, l'art est ici à la portée de tous, dans ce grand musée ouvert et démocratique : la rue.

J'ai un appétit violent, pardon, une rage, une faim incontrôlable quand je repense à la pièce de Kantor. Une œuvre ? En tous les cas à mes yeux oui, et ça a changé ma vie. À 16 ans j'arrête de chercher et organise devant le lycée une manifestation contre la triste fin de Rimbaud en Abyssinie. Un grand moment de solitude. Je décide d'apprendre par cœur le *Spleen de Paris* en sortant de la projection du film *Sid and Nancy*. J'aime le Punk, le Hip-Hop, William Burroughs, Bukowski et autres artistes looser, drogués et paumés qui cristallisent l'admiration de ma génération.

Je deviens Punk et en adopte les codes vestimentaires, volés dans les panoplies d'objets ordinaires comme l'épingle à nourrice trouvée dans la symbolique visuelle des affiches de mai 68. Elle prend place dans un système vestimentaire, musical et existentiel inédit auquel je m'identifie. Une affiche de mai 68, avec pour slogan « Une jeunesse que l'avenir inquiète trop souvent », fait apparaître une tête blessée, enveloppée de bande Velpeau avec une épingle à nourrice sur la bouche. Comme pour la couverture de l'album des Sex Pistols *Anarchy in the UK* (1976), *God Save The Queen*, qui reporte cette épingle à nourrice sur le visage de la Reine.

An 2000 : je hisse un drapeau dans une tour de la cité de la Noue à Bagnolet (93). Je monte mon « parti politique », celui du tissu social, et tente de dessiner une « mode alternative ». J'organise mes défilés sur les esplanades, dans les théâtres, les quais de gare, avec tous les corps, toutes les tailles et tous les âges.



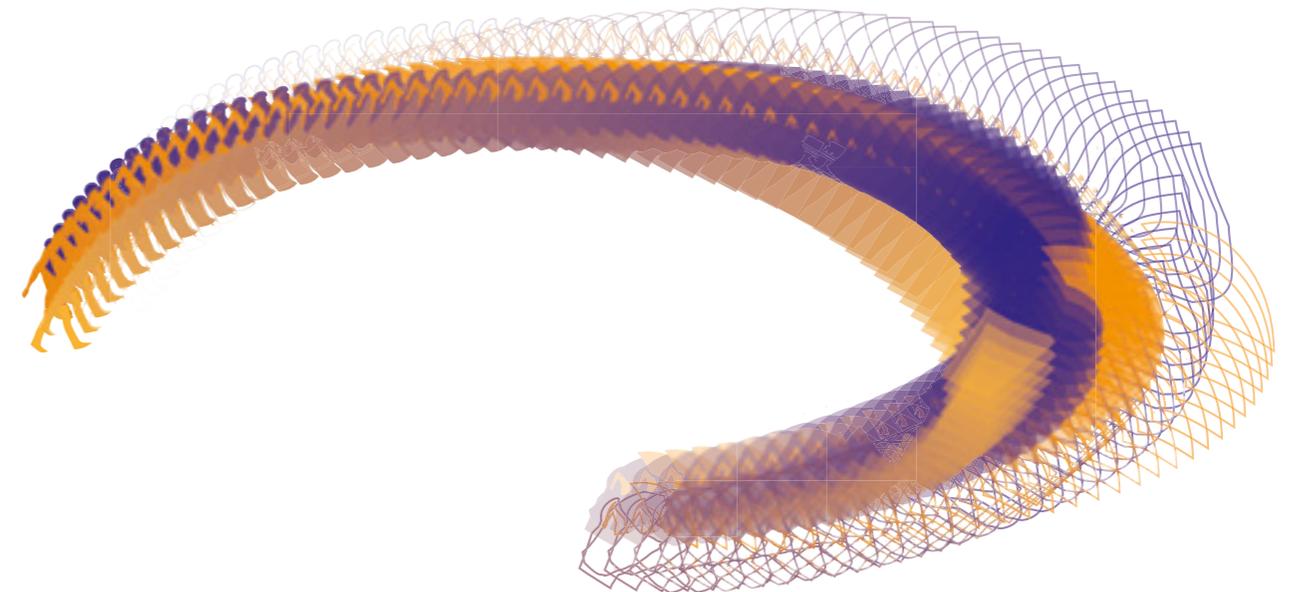
Les mannequins bougent dans des vêtements en poussant des machines à manger, des « télés perfusion » dont il est difficile de se défaire. Au premier rang de mes défilés je n'avais ni Sharon Stone, ni Madonna, mais Jean Baudrillard, qui soutient avec amitié et bienveillance cette démarche singulière.

Mais il faut plus que s'impliquer dans le territoire. Je présente mes collections au Carrousel du Louvre et je m'engage dans une radio libre. Connaître les vrais battements du cœur social, grâce à Ras le front, le DAL, cela fait de moi une artiste du concret. Brandir le micro dans la plaie ! La situation de Mumia Abu Jamal, activiste, ex Black Panther prisonnier des couloirs de la mort en Pennsylvanie, me pousse à organiser avec d'autres un concert de soutien. Ça sonne comme une évidence de construire un ring jubilatoire en invitant des amis artistes engagés provenant du rock alternatif, du hip hop, des arts plastiques et du slam autour de ce coup de poing. Nous étions des petits branleurs fauchés, mais fiers d'avoir recueilli «un sacré paquet» déposé cash sur le bureau de l'avocat de Mumia Abu Jamal...

L'homme est par nature, libre, désobéissant, inventif, fou. Est-on si particulier lorsqu'on se proclame artiste ? Dans certaines tribus il n'y a pas de différence entre le cultivateur et l'artiste. On se repeint le visage, que l'on soit homme ou femme on s'inflige des coupes de cheveux folles, sans se proclamer artiste de la coiffure. Van Gogh a voulu être pasteur auprès des pauvres et pas seulement peintre, Cocteau est poète, metteur en scène cinéaste, dessinateur érotique, un

« fabuleux touche-à-tout ! ». L'artiste transdisciplinaire, explorateur d'un monde vivant, éponge les stigmates d'une société en panique. Ces exemples illustres me donnent de la force pour ma résidence de styliste plasticienne au Petit Palais, Musée des Beaux Arts de la Ville de Paris. Mais ce qui m'inspire au plus profond de moi, c'est la force de la peinture mystique qui sublime le corps des Bororos.

Nous sommes en 2007, sous les coupes transparentes du Petit Palais. Ce bel écrin conçu par Girault m'accueille depuis neuf mois avec une dizaine de femmes issues des quartiers. Elles s'exercent à la désobéissance active et participent à la création d'une œuvre héroïque... Oui, héroïque, car il a fallu du courage pour dépasser leurs peurs, tuer le doute, et étouffer les analyses intelligentes des professionnels de la profession, pour s'affirmer, créer une œuvre collaborative. Ni techniques, ni jugements, ni cours magistral devant les *Demoiselles de bord de Seine* de Courbet. Juste allumer le ciel des possibles devant la beauté des œuvres.



Pour Roukya, Fatou, Jazzia qui ont laissé mari et enfants à la maison, la beauté passe comme un ange, aux moments du droit à la révolte, à la gourmandise face à Dürer, Courbet, aux portraits de Sarah Bernhardt et Madame de Staël. Pas de pédagogie, juste un seul exercice : connecter l'œil vif de chacune avec un organe intelligent : le cœur. Il y a une division tripartite de l'âme selon Platon : le cœur est le lieu du courage. Pas d'harmonie possible si le cœur n'occupe pas sa place, intermédiaire entre la tête, siège de la raison, et le ventre, siège du désir. Le parti pris de cette expérience est de décompartmenter l'idée de l'art, lui enlever son aspect académique. À aucun moment je n'ai démissionné de mon statut d'artiste, à aucun moment ces femmes ne se sont proclamées artistes... Il y a une lumière qui s'allume tantôt inquiète, tantôt déstabilisante, lorsque je refuse tous les travaux esthétisants. Je proclame le droit au laid, au pire, le droit de sortir de ses gonds un monstre dont nous sommes fières et qui révèle notre humanité.

Je suis styliste plasticienne. La mode est à la fois un sujet culturel et industriel. Les créateurs sont aussi des entrepreneurs, dirigeants de petites PME. J'ai répondu « oui » au défi de mes copines du 93 de créer une entreprise de mode solidaire. D'après elles, si à l'époque Christian Lacroix, Jean-Paul Gaultier faisaient de leurs marques des entreprises solidaires, ce serai le début d'une véritable transformation sociétale. Une cohabitation bien difficile, je le sais... Aujourd'hui, je dirige une entreprise de mode agréée entreprise d'insertion par l'activité économique. Nos salariés reçoivent des cours d'alphabétisation, sont suivis pour être mieux logés, apprennent à

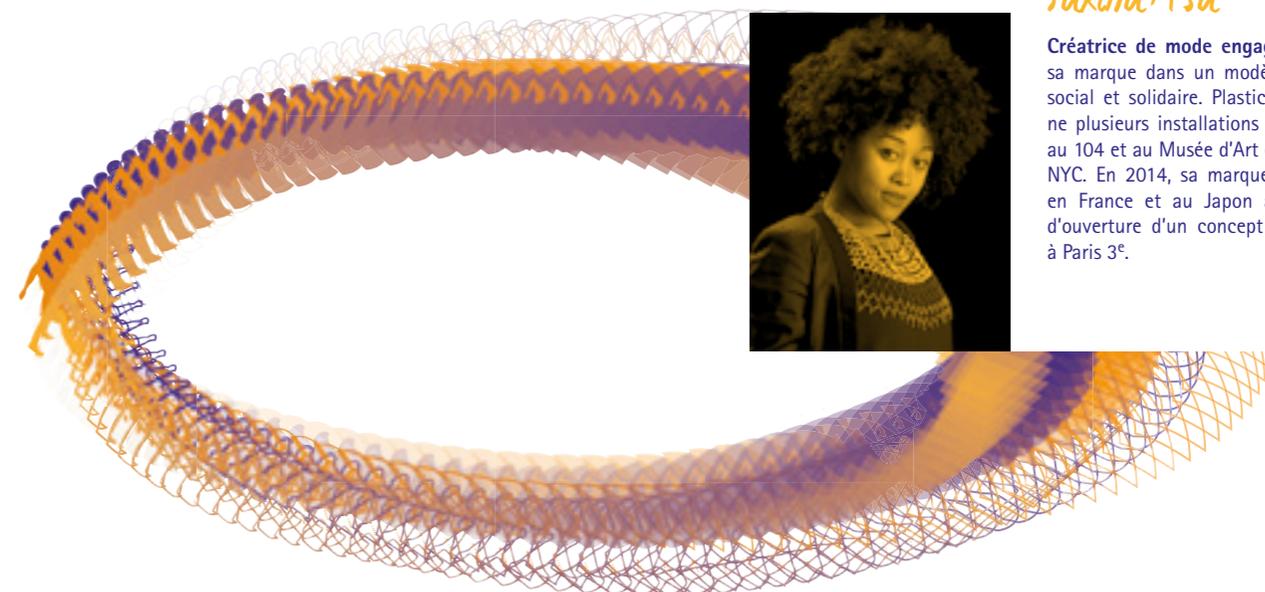
lire les contrats et à les contester si besoin. Nous programmons sur les heures de travail des visites au musée ou dans un espace culturel et une *fashion-week* à la prison des femmes de Fleury-Mérogis. Les détenues deviennent les mannequins, apprêtées par mes équipes de coiffeurs maquilleurs. Et si on occupait avec impertinence le dedans et le dehors avec un beau Gratuit et égalitaire ?

S'imposent alors ces questions : quelle alternative ? Où se trouve la vie ? Je me sens proche de créateurs comme Bernhard Wilhelm, Walter Van Beirendonck, Rei Kawakubo, qui célèbrent une certaine gaïté du corps sans renoncer à évoquer le tragique et la recherche du sens. En cela, peut-être me rappellent-ils Kantor ? Mais il faut que la mode de tous les extrêmes reste une mode accessible à tous, même à une petite Marseillaise de 16 ans qui a déjà franchi dans sa vie des milliers de kilomètres et qui ne veut pas s'arrêter aux portes de la beauté.

La puissance créative de la couture s'exprime dans l'ambition d'être un véritable outil d'indignation et de dignité retrouvée.

Sakina M'sa

Créatrice de mode engagée, elle inscrit sa marque dans un modèle économique social et solidaire. Plasticienne, elle signe plusieurs installations au Petit Palais, au 104 et au Musée d'Art et du Design de NYC. En 2014, sa marque est distribuée en France et au Japon avec un projet d'ouverture d'un concept store solidaire à Paris 3^e.



JOUER / JOUIR DE SON HUMANITÉ AU TRAVAIL

NOËLLE TATICH, FONDATRICE D'ATLA

Au-delà de la musique, ATLA est le théâtre d'un art nouveau vieux comme le monde : le sociodesign, il s'agit d'une recherche de beauté et d'utilité de la forme – le design – des interactions entre les différents acteurs d'une organisation.

Nous l'appliquons essentiellement au monde du travail où chacun selon son rôle peut trouver les moyens d'agir en sociodesigner.

Le Sociodesign est un puissant vecteur de valorisation du potentiel créatif de chacun dans l'œuvre d'un collectif.

Les Sociodesigners, après l'avoir créée, ont investi ATLA et transformé cette école de musique en lieu de développement professionnel d'artistes et/ou de musiciens. Toute l'équipe (managers, fonctionnels, artistes/enseignants) a appris, petit à petit, à considérer en toute matière, **l'Art et la manière mais aussi l'Art de la manière, chacun dans son rôle et sa pratique.**

Nous sommes de ceux qui reconnaissent l'Humain comme l'art premier entre tous et qui affirment cette compétence comme universelle.

Vous savez comme nous que la compétence est une virtualité qui s'actualise dans la pratique ; c'est donc en situation de travail qu'elle se révèle, avec plus ou

moins de talent. Nous nous attachons à valoriser et développer ce potentiel par tous les moyens.

Il y a quelques années, sans savoir encore le nommer, nous avons découvert le sociodesign au sein de Mailléthique (le cabinet de conseil et d'intervention pour l'accompagnement du changement en entreprise que nous avons créé). Comme consultants, **c'était en nous appuyant sur la créativité de nos clients dans l'entreprise et de leurs collaborateurs que nous déployions la nôtre.**

(...) Si nous étions capables du recul nécessaire à l'analyse, il a fallu quelques années pour formaliser la théorie du Sociodesign. Démontrer l'usage d'une évidence a toujours été difficile en Sciences Humaines. C'est un art en perpétuelle construction, nous en sommes des artisans parmi d'autres.

C'est donc après un usage empirique de plus de dix ans qu'avec ATLA, « forcés » par la rencontre avec le statut de Société Coopérative d'Intérêt Collectif (SCIC), nous nommerons la pratique « Sociodesign ». C'est le « justaucorps » qui va à notre chorégraphie, disions-nous à l'époque, tout heureux de la mise en lumière de notre art que nous permettait justement la SCIC.

La SCIC se révèle une excellente planche de surf pour ceux qui naviguent avec un cap commun sur des

valeurs d'éthique et d'esthétique, quel que soit le domaine de développement humain et social qu'ils abordent dépassant ces paradoxes liés aux pesanteurs techniques et économiques (...).

Ce statut parfois difficile à aborder parce que simple et non simplificateur, guide et permet de façonner l'action entre acteurs aux intérêts parfois divergents mais unis dans un même projet, généralement innovant socialement et techniquement.

Rappelons qu'à la haute époque de sa découverte, le Sociodesign, qui n'était pas encore nommé mais pratiqué, « agissait » en entreprise avec le même type de levier. Hier comme aujourd'hui, c'est toujours le même bouillon de culture du Développement Humain et Social. La dimension poétique du propos et de l'action se situe hors de toute morale ou prosélytisme sur l'Economie Sociale et Solidaire, même si ce terrain favorise l'engagement sur ce mode d'action.

Tout acteur quels que soient la nature et le lieu de son travail peut, s'il y est sensible, s'emparer du trésor pour lui-même... S'autoriser à jouer/jouir de son humanité au travail.

Vous voyez bien que nous sommes du même genre... humain.